

CV Photo

Images vives Vivid Images

Jennifer Couëlle

Numéro 47, été 1999

L'affection

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21028ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1196-9261 (imprimé)

1923-8223 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Couëlle, J. (1999). Images vives / Vivid Images. *CV Photo*, (47), 4–4.

Éditorial

Images vives

Vivid Images

Elle sert tantôt l'amitié, tantôt l'amour. Elle est synonyme de tendresse comme de désir. Elle traduit la bienveillance et peut conduire à la passion, mais subsiste aussi dans le simple plaisir. Car l'affection marque avant tout un intérêt. Pour une personne, un lieu, un climat, un phénomène et, pourquoi pas, un objet.

Si l'affection est parfois retenue, son élan est de se répandre. L'indifférence lui étant par essence étrangère, elle est gage du senti et en cela, chacune de ses manifestations nous rappelle que nous vivons; que je sens donc je suis! «Les qualités du cœur, écrivait l'anticonformiste et très lucide marquise de Lambert, sont beaucoup plus nécessaires que celles de l'esprit: l'esprit plaît, mais c'est le cœur qui lie.¹» C'était il y a trois siècles.² C'était hier. C'est aujourd'hui.

L'affection, peu importe son degré, son objet ou sa destinée, répond à un besoin vital. Elle comble le vide de l'homme renvoyé à lui-même. Un vide en ces temps accusés, estime le sociologue Francesco Alberoni. «Le monde moderne, écrit-il, est caractérisé par une évolution des fonctions. Autrefois personnalisées, particularistes, affectives, elles tendent à devenir aujourd'hui indifférenciées, marchandées et neutres.³» Est-ce à dire que nous sommes devenus des êtres indigents, en manque accru de rapports affectifs? Quoiqu'il en soit, il apparaît évident qu'il faille reconnaître une autre sphère pour répondre à ce besoin essentiel.

Non seulement notre système social ne fournit-il pas, mais il fait écran. Reste le domaine privé. Habitat naturel de l'affection, celui-ci se trouve aujourd'hui investi d'une valeur symbolique. Tout spécialement lorsqu'il est révélé, sciemment, lorsque s'opère ce glissement, de plus en plus présent dans la photographie contemporaine, du privé vers le public. Ainsi, devenue représentation, l'intimité des uns correspondrait aux icônes affectives des autres. Grand bien nous fasse.

Ce numéro thématique de *CVphoto* constitue l'une des réponses possibles à une question que nous nous sommes posées: comment l'affection est-elle représentée dans les pratiques photographiques actuelles? Souhaitant respecter la nature variable de notre sujet, nous avons invité à s'exposer en ces pages des artistes aux parcours et aux préoccupations manifestement différents. À une exception près, bien entendu. Tous partagent une volonté de laisser transparaître ou de mettre à nu cet état sensible et psychique nommé affection.

La vidéaste montréalaise Sylvie Laliberté n'a peur ni des mots ni des soubresauts de la tendresse. Elle signe la rubrique «Point de vue» comme on rédigerait un petit traité contemporain de l'affection. Chez l'Américaine d'origine canadienne Laura Letinsky, c'est au lit quotidien qu'on se lie. Familièrement, tranquillement. Des environnements intimes imprégnés de sens, dont les modes de communication sont analysés ici par Marie-Josée Jean. De Chicoutimi, l'artiste multidisciplinaire Carl Bouchard nous plonge dans l'intensité, parfois trouble, du besoin d'affection. Elle est chez lui à la fois amour, sexualité, abandon et responsabilité. La critique Mona Hakim en discute avec une attention soutenue. Quant au Français Bernard Plossu, son œuvre se lit comme un poème où seuls quelques vers suffisent à traduire l'effleurement de ce qui est grand. Chez lui, deux vagues, un paysage, sa femme, ses enfants. À ses images enveloppantes d'affection, Serge Tisseron réfléchit avec éloquence. Avec aussi une certaine audace permettant d'envisager une «nouvelle mythologie familiale.»

Voilà. Pour le reste, nous espérons que vous regarderez, que vous lirez, que vous sentirez.

Jennifer Couëlle
Membre du comité éditorial

It serves sometimes friendship, sometimes love. It is synonymous with both tenderness and desire. It conveys kindness and can lead to passion, but also subsists in simple pleasure. For affection, above all, means interest: in a person, a place, a climate, a phenomenon, and – why not? – an object.

Although affection is sometimes withheld, it tends to want to spread. Indifference is essentially foreign to it; it is a pledge of the felt, and thus, each of its manifestations reminds us that we are alive; I feel, therefore I am! “The qualities of the heart,” wrote the nonconformist and very lucid Marquise de Lambert, “are much more necessary than those of the mind: the mind pleases, but it is the heart that makes attachments.”¹ This was so three centuries ago.² It was so yesterday. It is so today.

Affection, regardless of its degree, its target, or its destiny, responds to a vital need. It fills the void of human beings thrown back upon their own resources – a void typical of these defensive times, according to sociologist Francesco Alberoni. “The modern world,” he writes, “is characterized by a change in functions. Once, they were personalized, distinctive, emotional; today, they are tending to become undifferentiated, merchandised, and neutral.”³ Does this mean that we are becoming destitute, increasingly lacking emotional relationships? In any case, it seems obvious that we must find another sphere in which to respond to this essential need.

Not only does our social system not supply affection, it screens it out. So then what? Then we get an uncanny urge to strip down the private. As the natural habitat of affection, this personal domain is taking on a symbolic value – especially as it is consciously revealed, as a shift occurs, increasingly present in contemporary photography, from the private to the public. Thus, having become a representation, the intimacy of some corresponds to the emotional icon of others. Which may not be a bad idea.

This thematic issue of *CVphoto* offers one possible answer to our question, How is affection portrayed in current photographic practices? Wanting to respect the variable nature of our subject, we have to exhibit in these pages artists who have manifestly different careers and concerns – with one exception, of course: all share a desire to let show or strip bare the sensitive and psychic state called affection.

Montreal video artist Sylvie Laliberté fears neither words nor the shocks of tenderness. Her “Point of View” column is written as a short contemporary treatise on affection. For Canadian-born American Laura Letinsky, affection lies in the daily bed: familiarly, calmly. Marie-Josée Jean analyzes the modes of communications in intimate environments imbued with meaning. Carl Bouchard, a multidisciplinary artist from Chicoutimi, plunges us into the intensity – at times troubled – of the need for affection; for him, it is all at once love, sexuality, desertion, and responsibility. Critic Mona Hakim discusses it with careful insight. As for the work of Bernard Plossu from France, it reads like a poem in which just a few lines are enough to convey the lambency of what needs not be said – two waves, a landscape, his wife, his children. Serge Tisseron eloquently reflects on these affection – wrapped images – with a certain audacity that envisages a “new family mythology.”

There you are. We hope that you will look, you will read, and you will feel.

Jennifer Couëlle
Member of the Editorial Committee

1. Madame de Lambert, «Traité de l'amitié», *De l'amitié*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 1999, p. 46. 2. Ce *Traité de l'amitié* aurait probablement été rédigé à la fin des années 1600. / “Traité de l'amitié” was probably written in the late 1600s. 3. Francesco Alberoni, *L'Amitié*, traduit de l'italien par Nelly Drusi, Paris, Pocket, 1995, p. 8.